

# Prologue

6 juin 1944, 5 h 17

Le soldat Tom Evans de la 29<sup>e</sup> division d'infanterie enjamba avec peine, parmi les derniers, le bastingage du transporteur de troupe *USS Samuel Chase*. Le transbordement avait commencé depuis plus d'une heure. À la suite de ses camarades, il descendit lentement le filet fixé sur le flanc du bateau et prit place dans le LCI, une péniche agitée par une forte houle où se serraient déjà deux cents hommes.

Il était volontaire et avait rejoint le camp Kilmer dans le New Jersey peu avant le départ pour l'Europe. On l'avait intégré après un entraînement sommaire, au 116<sup>e</sup> RTC, un régiment chargé, il venait de l'apprendre, de la première vague d'assaut. Depuis le début de la guerre, c'était leur premier engagement.

Trois minutes plus tard, la barge s'écarta du bateau. Pendant un temps qui leur parut très long, l'embarcation commença par accomplir des cercles derrière les autres barges avant de recevoir le feu vert pour prendre la direction de leur destination, une plage en Normandie au nom de code «Omaha».

L'objectif était situé à dix-sept kilomètres, une distance à parcourir sur une mer agitée, durée estimée du trajet : une heure.

Le bateau progressait tant bien que mal, sautant sur les vagues au milieu d'autres péniches, surplombées par le vacarme des obus tirés par des canons de marine, passant au-dessus de leurs têtes pour pilonner la côte. Quel réconfort d'imaginer les «Jerries» recevant ces bordées sur la gueule ! On leur préparait le terrain. Après ça, ils ne devraient pas rencontrer beaucoup de résistance, c'était ce qu'ils se répétaient.

6 h 15 : la barge avançait toujours, les soldats secoués en tous sens, malades ou dans un état second, entre mal de mer et abrutissement.

Leur moral baissait, ils avaient vu plusieurs des péniches voisines retournées par les vagues et leurs passagers se débattre avec leur barda au milieu des flots, dans l'espoir d'être secourus avant de couler. Dans des conditions pareilles, se demandaient-ils, était-ce vraiment le bon jour pour débarquer ?

Après cette séquence de tangage et de roulis qui leur sembla durer des heures, l'embarcation ralentit enfin. À travers les paquets de mer et les embruns, ils apercevaient maintenant la terre à quelques centaines de mètres. Mais accéder à la plage, c'était une autre histoire ! Les équipes chargées de dégager le passage avaient été retardées par les vagues et arrivaient en même temps que les fantassins. Gênées par les tirs de l'ennemi, elles avaient beaucoup de peine à accomplir leur tâche.

Les péniches s'amoncelaient, se gênaient, se percutaient, ajoutant à la confusion. On mit la leur en attente, à décrire à nouveau des cercles, ballottée par la forte houle. À côté de lui, des soldats, saisis par le

mal de mer, à moins que ce ne soit par autre chose, vomissaient sur leurs chaussures et celles de leurs voisins, faute de place.

Enfin, la péniche quitta le cercle et fila vers le rivage que, désormais, on distinguait à peine à travers le mélange de brume et de fumée. Au milieu du fracas des vagues, on percevait nettement le crépitement des mitrailleuses en action, celles de l'ennemi dirigées contre la première vague d'assaut.

6 h 37 : la péniche atteignit son objectif, ce n'était pas le cas de sa voisine touchée de plein fouet par un obus, à 50 mètres de la terre. Ils n'eurent pas le temps de se préoccuper du sort des occupants. Le panneau s'abaissa et, encouragés par les cris des officiers, les soldats sautèrent dans un mètre cinquante d'eau. Tom Evans suivit ses camarades, portant son «barda» de vingt kilos. Pataugeant dans la mer, il progressa au milieu du sifflement des balles entre des cadavres flottant dans l'eau de mer et des taches de sang.

Devant lui s'ouvrait un espace de deux cents mètres de sable à parcourir à découvert.

6 h 40 : vacillant sous le poids de son équipement, il mit enfin le pied sur le sol ferme et, comme on lui en avait donné l'ordre, il se dirigea tant bien que mal vers la falaise couronnée d'herbe qui dominait la plage d'une trentaine de mètres.

— Ne restez pas sur la plage ! criaient des officiers invisibles.

Facile à dire avec tout ce qu'il avait sur le dos. Déjà à bout de souffle, il avait l'impression de se déplacer à la vitesse d'un escargot. Les balles sifflaient. On tombait autour de lui à travers le tumulte : le bruit des vagues, le crépitement des armes automatiques, les explosions d'obus et les cris des blessés implorant de l'aide.

Il découvrait que ce n'était pas la promenade de santé annoncée. Les bombardements aériens, effectués trop loin à l'intérieur des terres et les tirs de l'artillerie de marine, trop courts, n'avaient pas touché les défenses allemandes. Elles étaient intactes et, après avoir attendu qu'ils soient à bonne portée, elles se déchaînaient sur eux qui progressaient trop lentement et à découvert. Certains tentaient de s'abriter derrière les barges endommagées, d'autres derrière les obstacles semés sur la plage ou les morts : des protections illusoirement contre les tirs de mortiers ou de canons.

— Avancez, avancez ! hurlaient les officiers encore indemnes.

Pris entre les vagues, les tirs croisés de l'ennemi, sans aucun relief protecteur, que pouvaient-ils faire d'autre ? 6 h 46 : comme tant d'autres, Tom Evans se conforma aux ordres, mais il n'atteignit pas le pied de la falaise, il avait à peine parcouru vingt mètres qu'il s'écroula, tué sur le coup. Son corps rejoignit ceux, innombrables, qui gisaient sur le sable.

Deux heures de ce carnage s'écoulèrent sans amélioration notable.

11 h : le général Bradley, informé de la situation, les lourdes pertes, la panique et la désorganisation régnant sur Omaha, songea à stopper la suite du débarquement et à donner l'ordre de battre en retraite. Mais une telle décision aurait hypothéqué l'ensemble de l'opération et mis en danger les troupes déjà à terre ou en cours de débarquement. Il ne s'y résigna pas et ordonna de continuer à déverser des hommes sur la plage.

12 h : de petits groupes, au prix de beaucoup d'efforts, étaient parvenus à escalader la falaise et à contourner les positions allemandes. Des Rangers venant de la pointe du Hoc les rejoignirent pour les prendre à revers.

L'un après l'autre, les blockhaus de la première ligne de défense de l'ennemi cessèrent le tir.

14 h : les principaux points de résistance étaient annihilés. Les troupes débarquées purent enfin progresser.

16 h : l'ensemble de l'objectif était sous le contrôle des forces américaines.

Tandis qu'elles poursuivaient leur avance et quittaient peu à peu la plage, ceux qui n'avaient pas survécu y restaient, cadavres immobiles dans diverses positions au milieu des débris et des traces des combats : douilles, casques, armes abandonnées, sacs, toiles déchirées, carcasses de péniches et de tanks calcinées...

18 h : deux prisonniers allemands réquisitionnés placèrent le corps du soldat Tom Evans dans un linceul, puis le transportèrent dans une brouette, reste du matériel de l'entreprise ayant construit les fortifications, jusqu'à une fosse commune creusée en urgence pour faire face au grand nombre de morts.

7 juin : le corps de Tom Evans reçut une sépulture dans le cimetière provisoire de Saint-Laurent créé au pied de la falaise.

Le 30 octobre 1948 : son corps fut exhumé.

Le 4 novembre de la même année, il trouva sa tombe définitive au cimetière de Colleville parmi plus de 9000 autres soldats américains tués en Normandie.

Personne ne s'interrogea sur la cause de la mort du soldat Evans : éclat d'obus, balle de mitrailleuse ou de fusil. On le comprend, dans les conditions régnant sur Omaha Beach ce 6 juin 1944, on avait autre chose à faire que répertorier les blessures mortelles et établir des statistiques. Tom Evans était KIA (*killed in action*), « mort au combat » courageusement en avançant, peu importait la manière.

Il était pourtant dommage que personne ne se soit posé

la question. On aurait découvert que c'était une balle qui avait tué Tom Evans. Rien d'étonnant à ça. Cependant, elle ne provenait pas d'une mitrailleuse MG34 ni d'un Mauser, des armes allemandes, mais d'un M1 Garand, un fusil de guerre américain. Elle avait été tirée de derrière, avait pénétré dans le dos, traversé la poitrine et atteint le cœur, le tuant sur le coup. On aurait aussi constaté que son corps comportait deux autres blessures, dont aucune n'était mortelle, l'une avait traversé le mollet droit, l'autre avait atteint l'épaule gauche. Elles aussi avaient été causées par des fusils américains, mais différents.

Dix-neuf ans plus tard, le 22 novembre 1963, à Dallas, John Fitzgerald Kennedy et son épouse traversaient la ville à faible allure au milieu d'une foule qui leur réservait un accueil chaleureux. Alors que le cortège passait au ralenti devant le dépôt de livres scolaires «Texas School Book Depository», des coups de feu retentirent : trois selon la version officielle ou quatre selon des témoignages.

Un tir manqua sa cible, une balle atteignit le président à la gorge, une seconde le toucha au niveau du crâne, causant des blessures mortelles. Les conclusions des médecins légistes confirmèrent l'hypothèse de deux projectiles, l'un pénétrant dans le dos, l'autre à l'arrière de la tête. Les interventions de ces praticiens étaient destructives. Elles empêchèrent tout examen ultérieur. La commission Warren, nommée pour conduire l'enquête, para au plus pressé et remit rapidement un rapport contenant ses conclusions : un seul meurtrier, Oswald, qui avait tiré trois balles, dont deux avaient atteint leur cible.

L'une avait en effet touché le président dans le dos et traversé son cou. Le projectile mortel qui avait atteint le crâne, non à l'arrière selon les dires de la commission, mais à l'avant, ne provenait donc pas du dépôt de livres scolaires. C'était le quatrième. Il avait été tiré plusieurs secondes après le troisième. Si on l'avait retrouvé, il s'était perdu dans la pelouse au centre de Dealey Plaza, on aurait constaté qu'il était d'un calibre différent des autres. Certes, ce n'était pas une balle de fusil M1 Garand comme celle qui avait tué Tom Evans dix-neuf ans plus tôt. Mais, dans les deux cas, on avait usé de la même tactique avec trois tireurs différents. Deux servaient de leurres et c'était le troisième, le même que le 6 juin 1944, qui avait atteint la cible.

# Chapitre 1

6 juin 1944, 4 h 13  
Quelque part en mer à 20 km des côtes françaises

Depuis le départ de Portsmouth, le temps n'avait pas épargné l'immense flotte d'embarcations de tous types, posées sur la mer comme autant de taches grises. Le ciel était plombé et le vent qui soufflait en rafales provoquait une forte houle.

Sur la foi des météorologues qui prévoyaient une amélioration des conditions par rapport à celles exécrables des jours précédents, Eisenhower avait, après beaucoup d'hésitations, pris la décision de lancer l'opération Overlord. Dans l'incertitude, il avait préparé deux versions de la déclaration qu'il ferait sur les ondes en fin de journée : l'une pour annoncer le succès de l'opération, l'autre pour déplorer son échec. Laquelle devrait-il lire dans quelques heures ? Ça ne dépendait plus de lui, mais des hommes à bord des bateaux ballottés comme des bouchons sur une mer agitée.

Une vague plus violente que les précédentes frappa la proue du *USS Samuel Chase*. Elle secoua tout le navire, provoquant la chute d'ustensiles dans la cuisine. Elle fit vaciller ceux qui ne se tenaient pas accrochés à une rambarde, à une rampe ou à une rangée de couchettes,

ou appuyés contre une paroi, ou encore allongés dans les allées encombrées. Ceux qui souffraient du mal de mer se trouvaient sur le pont, cramponnés au bastin-gage, pliés en deux, agités de hoquets.

Le lieutenant Bill Coster était assis dans un coin sur son paquetage. Il somnolait, la tête posée sur les genoux. La nuit avait été brève. À bord, tous cherchaient à vaincre l'angoisse qui précède le combat. Certains, comme Franck Linwood, tentaient de la cacher en jouant les décontractés, d'autres comme Peter Miller, en racontant des plaisanteries ou en parlant avec leurs voisins. La plupart, comme Ed Thomson, gardaient le silence. Linwood et Miller venaient tous deux de Virginie, mais ils se tenaient à l'écart l'un de l'autre. Le premier descendait d'une vieille famille de planteurs du Sud. Il travaillait toujours dans les champs, mais au volant d'un tracteur pour une grande entreprise. Sa maison n'était plus une grande bâtisse de style colonial, mais une habitation modeste dans les faubourgs de Richmond. Il conservait pourtant les traditions; dans le séjour, un drapeau confédéré décorait un mur. Miller était noir et sa famille aussi travaillait autrefois dans les plantations, mais comme esclaves. Il avait fait des études et occupait un emploi de mécanicien au service de maintenance d'une usine d'embouteillage. On l'appréciait pour ses compétences et son efficacité, mais sa principale gloire, c'était son poste de pivot dans l'équipe de basket du comté. Il était rapide malgré son mètre quatre-vingt-quinze, et surtout adroit. Linwood ne s'intéressait pas au basket, son sport, c'était le base-ball dont il regardait les matchs depuis les gradins comme membre des supporters de l'équipe locale. En plus du drapeau, il avait aussi conservé le point de vue des conférés et considérait les Noirs comme des inférieurs. Qu'on leur ait accordé les mêmes droits qu'à lui l'insupportait.

Profitant de son grade de sergent, il ne manquait pas une occasion de confier à Peter les besognes les plus désagréables. Rien ne les rapprochait donc, sauf leur situation présente, tous deux soldats du 116<sup>e</sup> régiment dans la section commandée par Bill Coster.

Réveillé par une secousse, celui-ci ouvrit les yeux et constata qu'à la différence d'Ed Thomson, Franck Linwood et Peter Miller, Tom Evans n'était plus à côté de lui. À première vue, hormis habiter Chicago, Ed et Tom avaient peu de choses en commun. Mais les circonstances, le hasard d'une proximité physique à bord du transport de troupes, la guerre et le désir d'éviter la solitude les avaient rendus inséparables en dépit de leurs caractères très différents. Ils faisaient partie des dix mille nouvelles recrues incorporées à fort Meade. Bill Coster venait du Delaware et avait un an d'ancienneté de plus qu'eux.

Tom avait trente-neuf ans, une femme et deux enfants. À son âge, avec sa situation de famille et sa myopie qui l'obligeait à porter des lunettes aux verres épais, il aurait pu rester chez lui. On pouvait s'étonner qu'il ait décidé de se porter volontaire et de risquer sa vie alors qu'il avait une famille et un excellent travail, rémunérateur à en juger par sa lourde chevalière en or agrémentée d'un diamant. Tom Evans n'avait pas le physique d'un individu au sommet de sa forme. De taille moyenne, l'embonpoint qui élargissait sa taille le faisait paraître petit et, lors de la visite médicale, son corps n'avait pas montré beaucoup de muscles. Toutefois, le stéthoscope du médecin chargé d'examiner les recrues, mis à part un souffle court et un excès de poids, n'avait pas décelé d'obstacles majeurs à son incorporation.

— Je m'engage pour défendre la démocratie, avait déclaré Tom d'un ton faussement assuré au bureau de recrutement.

C'était la guerre dans le Pacifique et en Europe, on n'allait pas refuser du monde. À ce moment, il aurait pu arguer de son âge et de sa mauvaise vue pour demander un poste administratif, mais il avait insisté pour qu'on l'affecte à l'infanterie, dans une division en partance pour l'Europe. L'officier qui avait traité son dossier n'avait pu s'empêcher de penser qu'il fuyait quelque chose et il avait vérifié si son nom se trouvait sur la liste des personnes recherchées par la police. Ce n'était pas le cas, il n'avait donc pas vu de raison pour refuser cette candidature.

Ed Thomson avait déclaré travailler comme commis dans une épicerie. D'après ses papiers il avait vingt-trois ans, mais, avec ses traits émaciés, son teint olivâtre, il en paraissait au moins cinq de plus. Il ne fallait pas se fier à sa mine, malgré son air rébarbatif, depuis son arrivée dans la section, s'il parlait peu de lui, il se montrait bavard et posait beaucoup de questions aux autres, tout particulièrement à Tom.

Bill Coster avait vingt-deux ans. Avant la guerre, diplômé de l'université de Newark, il occupait un poste d'assistant dans un cabinet d'avocats. Il était célibataire. Si Ed et Tom n'affichaient pas une allure de jeunes premiers, l'un trop maigre, l'autre trop rond, Bill, lui, était grand avec des traits énergiques et un caractère charismatique. À l'université, il s'était fait remarquer dans l'équipe de base-ball, et aussi pour son adresse au tir. Engagé plus tôt que ses compagnons, il jouissait déjà du grade de lieutenant et commandait la section à laquelle ils étaient affectés. Ce lien hiérarchique ne l'empêchait pas de rester proche de ses hommes.

Il n'y a pas de justice en ce bas monde, dit-on. La connaissance et la volonté ne sont pas également partagées, le goût du bien non plus. Certains glissent vers le mal inconsciemment, d'autres y plongent délibérément, et même allégrement, d'autres enfin se laissent

entraîner vers un marais fangeux dont la vase, tels des sables mouvants, finit par les absorber. La plupart des êtres ne font que subsister sans rien dominer de leur trajectoire. Ils restent à la surface des choses, se contentent pour tout idéal d'aller d'un petit désir à un autre, ricochent comme une bille de flipper contre les événements et s'étonnent ensuite d'avoir mal. Pour sa part, dès l'adolescence, Bill avait choisi de maîtriser son existence et de faire bénéficier les autres de ses talents. Ça se traduisait ici par le soin qu'il mettait à s'occuper des conditions de vie de ses hommes, de leur moral et, dès qu'ils seraient au combat, sa volonté d'épargner au maximum leurs vies.

Embarqués le 5 octobre sur le même bateau, le *Queen Elizabeth*, et arrivés à Greenock en Écosse, on les avait vite transférés dans le sud de l'Angleterre, où ils avaient été informés qu'ils allaient participer à une importante opération dont on ne leur avait pas révélé la nature, sous la direction du major général Charles H. Gerhardt. On les avait soumis à un entraînement très dur que Tom avait eu les plus grandes difficultés à suivre. Il faisait partie de ceux jugés inaptes par les instructeurs et en voie d'être mutés dans une autre unité ou même réformés et renvoyés en Amérique. Il semblait redouter cette éventualité. Il avait insisté auprès de Bill et plaidé sa cause, sans dire s'il fuyait une épouse acariâtre ou des créanciers féroces. Bien que peu convaincu de son utilité au combat, Coster avait intercédé pour le garder, arguant qu'il possédait des compétences en communications et souhaitait en faire le radio de la section. Deux semaines plus tôt, on les avait transportés de nuit dans un camp isolé, sans qu'ils sachent où, avec interdiction d'en sortir et de communiquer avec les habitants. Le 5 juin, ils avaient reçu l'ordre d'embarquer. Des

camions les avaient amenés jusqu'au *Samuel Chase*. Dans la journée, le navire, avec cinq mille autres bâtiments, s'était dirigé vers l'île de Wight où ils attendaient de prendre la direction de l'objectif, que maintenant tous connaissaient, les côtes françaises.

Enfin, vers minuit, l'immense flotte avait appareillé. Leur section faisait partie d'une compagnie comportant deux cents hommes, qu'on embarquerait tout à l'heure dans la même péniche.

*Où est-il passé?* se demanda Bill Coster en constatant l'absence de Tom.

Il voulait avoir son effectif au complet à ses côtés au moment de l'embarquement.

Il se mit péniblement sur ses pieds, scruta les visages proches et n'aperçut pas Evans.

— As-tu vu Tom? demanda-t-il à Thomson.

— Oui, je crois qu'il est monté sur le pont.

*Qu'allait-il faire sur le pont?* Avait-il, comme tant d'autres, le mal de mer?

Il décida d'aller le chercher. Pour atteindre la plateforme d'où partait l'escalier, il fallait enjamber tous ceux qui étaient assis dans le couloir, puis écarter ceux qui restaient debout, et ensuite, opération particulièrement compliquée, gravir les marches sans perdre l'équilibre à cause du tangage.

Bill Coster mit une dizaine de minutes pour accomplir ce parcours. Arrivé sur le pont, il slaloma parmi les soldats qui préféraient affronter les embruns et les rafales plutôt que de rester dans l'atmosphère raréfiée, imprégnée de l'odeur de sueur de l'entrepont. Il finit par repérer Tom, appuyé au bastingage à l'arrière du navire.

— Tu es malade?

Tom tourna vers lui son visage rond. Il était pâle, mais pas verdâtre comme sous l'effet du mal de mer.

— Non, ça va.

Bill voyait bien que ce n'était pas le cas. Dès le début, avant même leur départ d'Amérique, Tom avait toujours semblé tendu. Il jetait des regards inquiets autour de lui, souriait peu, des gouttes de sueur apparaissaient sans raison sur son front. Bill lui avait demandé ce qui le préoccupait. « Rien de particulier », avait été sa réponse. Bill avait attribué cette tension à l'éloignement des siens et à l'anxiété de ce qui les attendait. À la longue, il s'y était habitué.

— Ça tombe bien, lieutenant, lui dit alors Tom, nous sommes seuls et je voulais justement vous parler avant qu'on embarque. Après, on risque de se trouver séparés. Il avait baissé la voix, pris un ton confidentiel. Avec le bruit du vent, des vagues, ceux métalliques des structures du navire, Bill l'entendait à peine.

— Tu as la trouille?

Il n'y avait pas de honte à l'admettre, qui n'y aurait pas cédé en songeant que, dans moins de deux heures, ils allaient débarquer parmi les premiers sur une plage face aux tirs de l'ennemi?

Tom ne répondit pas aussitôt, mais ses yeux grands ouverts, ses mains crispées sur la rambarde, ses épaules voûtées sur un buste recroquevillé comme pour se faire plus petit et les gouttes de sueur perlant sur son front malgré une température glaciale, tout son corps indiquait qu'en effet, il avait peur.

— Moi aussi, j'ai la trouille, lui confia Bill pour le mettre à l'aise. Dans peu de temps, nous allons voir les « Jerries » les yeux dans les yeux et ils ne vont pas nous accueillir avec des fleurs.

— Oui, concéda Tom, c'est vrai, j'ai peur d'y rester. C'est pourquoi je voudrais vous demander un service au cas où je serais tué.

— Ne te fais pas de bile, il ne t'arrivera rien.



— S'il vous plaît, lieutenant!

— OK.

Tom lui fit alors part de sa demande. Hormis certains détails dont Bill ne se soucia pas sur le moment, elle n'avait rien d'extraordinaire. Il accepta de rendre le service. En même temps, il eut l'impression que Tom ne craignait pas que les Fritz.

## Chapitre 2

La sonnerie de son mobile fit sursauter Lionel Darsan. Il leva les yeux, mécontent d'être interrompu au milieu de la rédaction d'un projet d'accord de cession de licence, complexe à élaborer.

— Allô! dit-il d'un ton peu amène.

— Monsieur Darsan?

C'était une voix féminine, mélodieuse et polie. On ne peut s'empêcher de prêter un visage à une voix incon nue, voire un physique.

«Souriez au téléphone, lui avait dit un jour un coach, ça s'entend.»

Là, il ne décelait pas de sourire, mais croyait deviner à l'autre bout de la connexion une femme d'une trentaine ou d'une quarantaine d'années dont le ton dissimulait mal la tension. Était-ce de la peur, de l'inquiétude ou une simple timidité?

— Oui, que puis-je pour vous?

— Je m'appelle Solène Brissard. Vous ne me connaissez pas. J'ai eu vos coordonnées par Samuel Thinier, un ami. Vous avez travaillé pour son entreprise, il y a quelque temps.

Darsan se souvenait en effet de cette intervention deux ans plus tôt. Il avait négocié pour l'entreprise de Thinier

un contrat de collaboration technique avec un partenaire chinois.

— Je souhaiterais vous rencontrer.

— Pourriez-vous me dire de quoi il s'agit?

— Je préférerais vous en entretenir de vive voix.

Darsan soupira. Encore une erreur de casting! Thinier avait dû mal la renseigner, elle le prenait pour un détective privé. Ce ne serait pas la première fois qu'on le dérangerait pour lui demander de surveiller un conjoint soupçonné d'infidélité, de retrouver un ado fugueur ou même un animal de compagnie. Il fournissait des services de consultant aux entreprises dans la négociation de divers types de contrats, pour la conclusion d'accords de licence ou de transferts de technologie, de rachats ou de cessions de sociétés. Ça supposait souvent de faire des enquêtes sur la validité d'un brevet, la solidité d'une entreprise ou le sérieux de son management, mais pas du genre de celle que cette femme devait attendre de lui. Certes, il lui était arrivé de sortir de son activité de base pour réaliser à la demande d'amis, ou bien malgré lui, de véritables enquêtes policières, mais il n'en faisait pas de publicité et préférait éviter de consacrer du temps à une activité qui perturbait son planning et n'était pas toujours sans danger.

Un peu agacé de perdre son temps, il était d'un naturel impatient et souvent sous pression, il se retint de «l'envoyer sur les roses» et se maîtrisa pour rester poli.

— M. Thinier vous a-t-il bien expliqué ce que je faisais? Êtes-vous certaine que le sujet entre dans mes compétences?

— À vrai dire, je n'en sais rien. Je reconnais que ma demande est bien éloignée de la mission que vous avez remplie pour le compte de Samuel. Il m'a assuré que vous étiez quelqu'un de sérieux, fiable et rigoureux, ça m'a suffi.

— Je lui suis reconnaissant de m'apprécier en ces termes, mais je ne suis pas le couteau suisse du conseil. Je ne peux me charger de n'importe quoi. Samuel Thinier a dû vous dire que je n'étais pas détective privé.

— Oui. Mais il m'a dit aussi qu'il vous était arrivé de sortir de ce cadre...

Malédiction! Thinier n'avait pu s'empêcher de lui raconter ça.

— C'est exact, mais rarement et dans des conditions exceptionnelles. Pourquoi n'avez-vous pas contacté, suivant le cas, un détective privé, votre assureur ou même la police?

— Pour être franche, je ne sais pas à qui m'adresser.

— C'est bien ennuyeux.

— Je comptais sur vous pour m'éclairer. Dans l'immédiat, tout ce que je vous demanderais, c'est de m'écouter. Je ne pense pas que ça dépassera une heure.

Darsan jeta un regard aux papiers placés sur son bureau.

— Pas maintenant en tout cas.

— Oh! Je ne voulais pas dire tout de suite au téléphone. Je me doute que vous êtes occupé.

— La semaine prochaine si vous voulez.

— Je n'habite pas Paris, je suis seulement de passage aujourd'hui.

Il perçut à nouveau ce ton angoissé. Il ne la voyait pas, mais il avait développé une capacité à décrypter certains signes oraux ou visuels. Cette femme était manifestement préoccupée, très inquiète même. Son activité professionnelle l'obligeait à garder les pieds sur terre, mais ce sérieux n'excluait pas l'empathie. Il se refusait à abandonner un de ses semblables dans la difficulté. Aurait-il accepté s'il n'avait pas senti cette anxiété et, pour être honnête, si la voix avait appartenu à un homme?

— Entendu. Mais pas plus d'une demi-heure, je dois achever une tâche urgente pour ce soir. Quand et où?

— Ce qui vous arrange.

Il consulta sa montre.

— Bon, alors, disons dans deux heures à la Brasserie du Centre qui se trouve à l'angle de l'avenue Lafayette et de la rue du Faubourg-Poissonnière.

— Entendu, j'y serai.

— Et comment vous reconnaîtrai-je?

— Pas de souci, moi, je vous reconnaîtrai. J'ai votre photo, celle qui figure sur votre site.

## Chapitre 3

Une heure et demie plus tard, comme annoncé, il stoppa sa rédaction, enregistra son texte et ferma son PC. Il se leva, quittant son siège, le vieux fauteuil au revêtement de tissu usé, aux appuis de bras au bois patiné, qui le supportait depuis tant d'années, l'avait vu composer tant de pages, avait écouté tant de conversations, meuble fidèle, discret et réconfortant qu'il dotait d'une âme. Ce sentiment irrationnel était pourtant semblable à celui qu'on accorde à un vieux compagnon. Il aurait pu en dire autant de son stylo qui, bien que de plus en plus remplacé par le clavier de son PC ou de son mobile, continuait à tenir sa place en tête des objets familiers. Ils formaient cette bulle invisible qui nous enveloppe et qu'on transporte avec soi partout. Elle confère un sentiment de protection factice qui peut parfois, dans des circonstances extrêmes ou même imaginaires, voler en éclats.

Ça ne risquait pas d'être le cas ce jour-là. Il n'aurait pas besoin de protection, mais de patience, une contrainte qu'il acceptait parfois avec peine lorsqu'il ne s'agissait pas d'un sujet important, un des reproches qui figuraient sur la liste de son ex-épouse. En revanche, quand

c'était nécessaire, il pouvait se montrer aussi calme qu'un bonze en pleine méditation.

Il enfila sa veste, prit un bloc et un marqueur qu'il glissa dans une chemise cartonnée. C'était le minimum d'outils nécessaires, il n'avait pas l'intention de chercher à impressionner avec un attaché-case de cuir au logo prestigieux et des gadgets électroniques. Il se contenta de mettre son mobile dans une poche pour enregistrer au besoin les propos de son interlocutrice.

Il arriva au rendez-vous avec dix minutes d'avance. Avant toute réunion ou tout entretien, il aimait disposer d'un instant pour repasser son argumentaire, préparer ses questions, revoir sa stratégie de négociation. Très souvent, les personnes qu'il devait rencontrer lui accordaient d'elles-mêmes ce moment précieux en le faisant attendre dans une antichambre ou une salle, ou en arrivant en retard parce qu'elles géraient mal leur agenda ou pensaient ainsi se donner de l'importance. Ce jour-là, il avait respecté cette règle, mais il n'avait rien à préparer. Il prévoyait que son interlocutrice arriverait en retard d'environ dix minutes.

Erreur ! À l'heure dite, installé en vue à une table près de la porte et surveillant la rue, il vit entrer une femme et souhaita aussitôt que ce soit l'inconnue du téléphone. De loin, elle paraissait avoir une trentaine d'années, brune, les cheveux courts, de taille moyenne, elle portait une veste et une jupe noires et avançait sans heurt sur de hauts talons de la même couleur. Elle avait tout de ces héroïnes de «romances», dotées d'un physique séduisant, d'un caractère sans ombre, d'une grande finesse d'esprit et, en dépit de tous ces atouts, célibataires ou divorcées, en tout cas disponibles pour rencontrer le prince charmant.

Elle se dirigea droit vers lui. *Banco!* se dit-il. Mais lorsqu'elle fut devant lui, il découvrit qu'elle avait plutôt

la cinquantaine. On ne pouvait lui reprocher son âge ni d'être vêtue avec élégance, maquillée avec soin pour effacer au maximum les rides et sa voix pouvait appartenir à quelqu'un de vingt ans plus jeune. Il se demanda si elle avait fait un effort spécial pour se montrer sous un jour attractif et capter son intérêt. Dès qu'elle fut assise, elle sortit de son sac de fines lunettes qui ne la vieillissaient pas et lui donnaient un air sérieux. Il nota l'alliance à son doigt qui achevait de rendre inappropriée toute comparaison avec une héroïne de romances.

— Monsieur Darsan.

Ce n'était pas une question, elle l'avait identifié. Il se félicita de ressembler encore à la photo figurant sur le site, prise cinq ans plus tôt. Il confirma son identité de la tête tout en faisant signe au garçon qui vint prendre la commande : deux cafés. Ils n'étaient pas là pour une dégustation de crus renommés ni pour siroter des cocktails aux couleurs d'arc-en-ciel. Ils attendirent d'être servis et que le serveur se soit éloigné. Elle commença après un sourire gêné.

— Merci de m'accorder un peu de votre temps.

Il attendait qu'elle aille droit au but. Elle se pencha légèrement en avant, croisant les mains comme si elle voulait mettre en valeur ses doigts aux ongles recouverts d'un vernis argenté.

— Ma mère est décédée il y a un mois, mon père, lui, nous a quittés depuis plus de dix ans. Ils possédaient une vieille maison isolée près d'Amfreville, à une dizaine de kilomètres de Caen que je n'ai pas l'intention de conserver. Elle est bien trop grande pour moi et comporte aussi un vaste terrain. J'habite et travaille non loin du centre-ville, je n'ai ni le goût ni l'envie d'entretenir cette propriété.

J'ai donc décidé de la mettre en vente, mais, avant, il me faut la vider. Je suis en train de me débarrasser d'un

maximum d'objets et de vieilles choses, sauf quelques souvenirs que je conserverai. Si vous avez déjà eu l'occasion de déménager, vous savez ce que c'est.

Il espérait qu'elle n'avait pas l'intention de lui demander de jouer les transporteurs.

— J'ai déjà passé plusieurs journées à trier tout ça. J'ai beaucoup donné à des associations caritatives, j'ai mis en vente une autre partie. Je pensais avoir fait l'essentiel. C'est alors que je me suis rendu compte que j'avais oublié le grenier. Et là, c'est au milieu de coffres, de caisses et de cartons que j'ai trouvé cette vieille valise. Elle s'interrompt, s'assurant qu'elle avait toute son attention.

— Elle contenait des affaires ayant appartenu à mon grand-père maternel. Je ne l'ai pas connu, il est mort avant ma naissance dans un accident de voiture. Avant de décider de tout jeter, je l'ai quand même ouverte. On ne sait jamais, il aurait pu s'y trouver un objet de prix. Ce n'était pas le cas. Il y avait un uniforme de GI datant du débarquement de juin 44. C'est durant cette période qu'il avait rencontré ma grand-mère et choisi de rester en France. Mais je m'égare, revenons à cette valise. J'ai trouvé des décorations militaires, la Silver Star et la Distinguished Service of Honor, on m'avait dit qu'il avait été un héros. J'ai aussi découvert des lettres échangées avec son épouse et ses enfants. Et, c'est l'objet de mon appel, il y avait également une grosse enveloppe avec, à l'intérieur, divers documents aux contenus assez dérangeants.

Elle marqua une nouvelle pause. Oui, il suivait, mais à la limite de l'impatience.

— Une lettre manuscrite, rédigée en anglais, sans date, sans signature. Je connais assez la langue pour avoir pu la lire. Elle disait : « Si tu tiens à ta peau et à celle

de ta famille, rends ce que tu nous as volé. Où que tu ailles, nous saurons te trouver. » C'est clairement une menace de mort. Vous comprenez que ça m'a semblé très étrange ?

— Oui, en effet. Et votre mère ne vous en avait jamais rien dit ?

— Non. Elle n'était sans doute pas au courant. Mais attendez, ce n'est pas tout. Dans la même grande enveloppe, il y avait une page de carnet déchirée en mauvais état, comme si elle avait été mouillée, sur laquelle il y avait une inscription en partie effacée dont on ne pouvait lire que quelques chiffres, puis à côté, une autre, nettement comme plus récente, mais tout aussi sibylline.

— Bon, commenta Darsan, qui s'impatientait.

*À quoi rime cette histoire ?* se demandait-il.

— Je viens à l'essentiel, continua-t-elle comme si elle devinait ses pensées. D'après ce que je sais de mon grand-père, c'était un homme sérieux qui a toujours mené une existence facile et sans histoire. Il était dans les affaires et n'a jamais eu de problèmes. De ce que ma mère, qui l'adorait, m'a dit à son sujet, il jouissait d'une excellente réputation. J'en ai conclu que cette lettre de menace ne s'adressait pas à lui.

— Ah !

— Il y avait une série d'autres lettres, attachées ensemble. Elles provenaient des États-Unis et émanaient toutes d'une certaine Luciana Condoli. D'après leurs dates, il apparaît qu'ils ont entretenu une correspondance suivie pendant plusieurs années, y compris après la guerre. Le ton en était parfois étrange. J'ai juste noté au passage que, dans l'une d'elles, elle disait avoir suivi ses conseils de prudence. Dans une autre, elle confirmait avoir changé d'adresse. Pourquoi ? De quel